

Conférence prononcée par Jacques Bertin à Vandœuvre-lès-Nancy
lors des Rencontres de la chanson
le 26 novembre 2022

Jacques Bertin : une vie de chanteur !

Avant tout : remerciements aux gens de la Mahicha et de Vandœuvre-lès-Nancy qui ont organisé cette manifestation bertinienne... et ainsi montré que ça continue bien, la Mahicha et l'amour de l'histoire de la chanson. Merci pour tout, pour tout depuis le début, à Stéphane Hablot et à son équipe.

Et merci à tous les amis présents aujourd'hui !

Préface : pourquoi cette conférence

Pourquoi cette conférence ? Dans mon esprit, c'est pour faire progresser l'information sur l'histoire de la chanson (pas seulement les œuvres mais aussi les conditions de production et l'histoire sociale). Donc, la chanson et pas exclusivement les succès et les vedettes ! Toute la chanson...

Et pour faire vivre historiquement une génération de chanteurs...

C'est pourquoi j'essaierai de passer vite sur mon inspiration, mon art, mes aventures personnelles, sentimentales et autres. Je tenterai de parler de moi plutôt comme un exemple de l'histoire d'une profession, d'un métier, d'un art : la chanson d'auteur, dans ces années 1960 à 2020...

Né en 1946, je suis artiste, auteur-compositeur-interprète professionnel depuis 1967. Les ACI étaient déjà nombreux. Je veux néanmoins ici saluer celui qui pour moi, fut le premier ACI autonome - donc ne dépendant pas du « Métier » ; il fut le premier à s'accompagner lui-même à la guitare : Félix Leclerc, dans les années trente. Autonomie intégrale, pas besoin de pianiste, et ceci bien avant le non moins respectable Georges Brassens...

Je ne suis pas du tout certain d'avoir du talent. Ma seule excuse est d'avoir sans cesse intéressé des gens, en dehors de tout système d'influence. Tout ce que j'ai fait (ou presque...), je l'ai fait à mes frais. Sans subvention – à la grande époque de la culture subventionnée ! Et à la grande époque du show-biz impérial, j'ai vécu en totale rupture, opposition frontale affirmée, avec le show-biz, donc l'industrie culturelle – donc l'industrie de l'esprit. Je l'ai exprimé publiquement, entre autres en écrivant *Chante toujours...* (Mais pas seulement).

J'ai, avec mon argent, loué de nombreuses fois des salles parisiennes et j'ai produit mes disques de même. Je n'ai bénéficié d'à peu près aucune aide ni aucune reconnaissance des médias. Quelques articles de journalistes consciencieux qui m'avaient découvert... Les gens qui m'ont écouté, c'est parce qu'ils m'ont rencontré. Personne n'a été forcé ou conduit à m'écouter par la mode ou par un groupe de pression – ni communiste, ni syndicaliste, ni catholique, ni trotskiste ni rien. Par mes écrits, je me suis opposé clairement à la culture languennaise dominante, sucrée, gluante, arrogante et

fricarde – celle qui trahissait les fondateurs de la décentralisation théâtrale et de l'Action culturelle et l'Éducation populaire, que j'admirais. J'ai rompu poliment mais fermement avec mon syndicat (le SFA) et la CGT – sur la Pologne (dépôt d'une motion de solidarité avec Solidarnosc au Conseil national et, celui-ci refusant de la mettre à l'ordre du jour, démission immédiate – le 15 oct. 82). Et j'ai rompu avec le milieu culturel dominant en l'écrivant à répétition dans *Politis*. Puis j'ai rompu avec le politiquement correct et *Politis*, tout aussi clairement. Avec mes confrères, j'ai été amical, respectueux et solidaire. Par conséquent, je suis très fier. Fier d'avoir été un artiste et un auteur pendant cinq décennies. Solitaire, indépendant, marginal, libre. Pauvre, bien sûr, et ça a eu des conséquences dans la qualité de mon œuvre, c'est certain - j'ai mesuré ces conséquences à toutes les époques. Mais il n'y a pas d'amertume dans ma colère, pas de souffrance dans ma solitude. Celle-ci m'est une garantie quant à l'indépendance des esprits qui m'ont apprécié. Elle m'aura préservé de la connerie qui gonfle si souvent le jabot des artistes reconnus. Et donc, vous pouvez vous moquer ; vous pouvez me dire que mon œuvre n'est pas terrible... Mais je vous euh m'en fous.

...Mais je ne suis pas du tout certain d'avoir du talent ! Ça n'a d'ailleurs pas beaucoup d'importance. L'obsession de la gloire, du vedettariat, de la réussite m'a toujours paru être une forme d'infantilisme. Je ne suis pas descendu sur terre pour ça ! Je suis venu pour me faire une âme, pour tenter d'être intelligent et heureux. Je suis venu pour les copains, et l'amitié...

Je n'ai jamais prétendu être un grand homme, grand poète, grand auteur... Mais je crois qu'ayant été un artiste professionnel pendant 55 ans, j'ai des choses à raconter ; voilà tout – et c'est pour cela que je parle ici.

D'abord l'enfance

D'où je viens...

- côté maternel : de la Vendée. Juste après leur mariage, mon grand-père et ma grand-mère Martinet sont allés à Oudon travailler dans un château (valet de chambre, femme de chambre). Ma mère, Jeanne Martinet, collègue à douze ans à Montaigu, chez les « Dames de Chavagne ». Quitté à treize, après le certificat d'études. Ouvrière aux Landes-Genusson (piqueuse dans une usine de chaussures) puis à Montigné. En 1936, la famille Martinet s'installe à Chalonnnes. Ma mère travaille en usine. Militante JOC et théâtre amateur.

- côté paternel, nous sommes du pays Gallo. Exactement : Guignen (Ille-et-Vilaine). Son père (boucher-charcutier) étant mort des suites de la guerre, Jules Bertin est pris en apprentissage de tailleur d'habits chez son oncle, à Nouvoitou (I et V), aussitôt après son certificat d'études.

Il fut délégué cantonal de la JAC.

Il prend un magasin à Chalonnnes-sur-Loire pendant la guerre. Il rencontre ma mère. Ils se marient. A la Libération, il prend un magasin à Rennes. C'est là que je suis né en 1946.

Tailleur d'habits, mon père eut bientôt à souffrir de l'explosion du « prêt à porter ». Il lança alors une coopérative (les artisans-tailleurs d'Ille-et-Vilaine). Mais celle-ci échoua assez vite. Il dut fermer son magasin et devint représentant de commerce (saucisson Olida, puis aliments du bétail, puis tracteurs et matériel agricole...). Comme militant, il fut à Rennes l'un des fondateurs, animateur et président

de la coopérative « *la lutte contre le taudis* » qui construisait du logement social. Lui-même construisit plus tard notre maison familiale en « castor ».

J'ai passé mon enfance à Rennes. J'ai cinq frères et sœurs.

Mon père faisait des chansons pour ses copains de « l'agricole » (le syndicat des VRP du secteur agricole). Exemple : sur l'air de *Nini Potchien*, ça donnait : « *Dans l'agricole on s'aime bien, on est copain...* » etc. Et moi, mon premier poème fut, à 12 ans, pour amuser la famille, un hymne au tracteur *Mc Cormick* !

Commençons par le début, je fus un chanteur enfant. Mais ce n'est pas original : à cette époque, tout le monde chantait ! En marchant sur le bord de la route, dans l'auto, en famille, tout le monde chantait. Les ouvriers en travaillant, les écoliers à l'école (la table de multiplication, c'était en chantant!), les militaires dans les camions. Six enfants, dans l'auto, comment obtenir le calme ? Ma mère se met à chanter. Le soir, au moment du coucher, on réclame une chanson ! Ma mère chante. Ici, citons des chansons aujourd'hui oubliées : *Dans le vent de France, La fille du labouroux, Au bord de la rivière...*

Et donc, je n'ai pas été une exception. Tous mes frères et sœurs chantaient parfaitement ! J'ai toujours pensé que chanter est un acte naturel.

Les louveteaux, les scouts, le patronage. On chante tout le temps... On nous incite à nous exprimer, jouer des « saynètes » ! Va savoir pourquoi, j'achète sa guitare au vicaire de la paroisse des *Sacrés-Cœurs*. J'apprends tout seul dans l'escalier de notre maison, très sonore.

La première fois que j'ai chanté seul en public, ce fut à Rennes, dans la salle du club des jeunes de la paroisse. J'étais un des dix ou vingt fondateurs et animateurs (bénévoles, évidemment) de ce club. Nous réunissions une centaine d'adolescents de façon continue. Nous avions quinze ou seize ans ! Ce jour-là, m'accompagnant à la guitare, je chantai : *La Mama, Elle était si jolie*, et *Sur la place* (ou *Grand Jacques* ?). On ne me siffla pas. Et ainsi, je recommençai la fois suivante. Un jour, je mets dans le paquet une chanson de moi, pensant me faire huer. Personne ne s'aperçoit de rien. La fois suivante, j'en mets deux. C'est parti. Ça ne vaut pas grand-chose, sans doute, mais qu'importe !

Une de mes premières chansons (jamais enregistrée, heureusement !) eut pour victime une jeune fille qui ne me regardait pas, tandis que je la regardais beaucoup. Le texte, sans la nommer, était quasiment diffamatoire ! J'en ai honte aujourd'hui comme au premier jour (disons plutôt au deuxième !). Je compris immédiatement qu'un auteur devait savoir se mesurer... Je ne sais si j'ai toujours réussi à le faire...

Puis, me voici en 1964, à pas 18 ans, à Lille, à l'École Supérieure de Journalisme. L'ESJ faisait partie des Facultés catholiques de Lille ; donc : études payantes. Et donc je payai moi-même mes études ; la première année grâce à un prêt de la *Caisse nationale des prêtres d'honneur* ; puis, grâce à mon travail d'été, au journal *Ouest-France*.

Il y a alors à Lille, rue Meurein, au 125, au dessus du restaurant universitaire de la catho, une salle de spectacle d'une centaine de places qu'un copain de l'École de journalisme, Bernard Hanet, va lancer sous le nom de « *studio 125* ». C'est là que je commence à vraiment chanter en public – pour

un public d'étudiants. C'est là que j'entends Didier Levallet (étudiant à l'ESJ, un an avant moi). (Et Mickey Grailler, lui étudiant à l'ISEN, école d'ingénieurs, plus tard pianiste réputé en jazz).

En chanson, Guy Ciancia, Philippe Laidebeur, moi-même. En poésie, Jacques A Bertrand et Anne-Marie, ma future compagne. Levallet et Grailler nous initient au jazz. Noël Simsolo dit du Céline, Julos débarque un soir – on lui fait un triomphe et il reviendra souvent !

Plusieurs fois, Hanet organise un spectacle professionnel : C'est là que je vois Félix Leclerc. Et je rencontre Jean Dufour, son secrétaire, qui deviendra mon ami.

Puis il y eut le « Grand Prix de la création artistique » de la Voix du Nord, le quotidien régional. Hiver 66-67... Les organisateurs en étaient Robert Lefèvre et André Lepart, responsables de la communication de ce journal. Sous la pression des copains, je m'y présentai (Anne-Marie, ma future, aussi, en catégorie *Poésie*). Je reçus le premier prix (Anne-Marie aussi). Un assez beau chèque, pour l'époque. Puis Robert Lefèvre, surtout, m'indiqua des pistes, des voies ; il se comporta très bien, avec ce tout jeune homme. Deux ou trois fois, il m'embarqua sur le « car-podium » du journal, pour un spectacle en plein-air un soir de Tour de France ou que sais-je. Mais là, je n'aimais pas ça ! Pas du tout !

Le soir de la remise du Grand Prix, je rencontrai Jacques Douai, qui me me proposa de chanter trois chansons en lever de rideau de son récital, au Théâtre de l'Alliance française, à Paris, deux soirs, à Noël 1966. C'est ma première prestation « nationale ». Et Douai me suggéra d'aller me présenter à l'émission-concours de Luc Bérumont *La fine fleur de la chanson française*. J'y allai (je faisais tout ce qu'on me disait, du moment que ça me paraissait honorable).

Bérumont était alors une vedette de la radio nationale. *La fine fleur* était diffusée le mardi soir à 20 h 30. Très écoutée – et un peu militante du non-chaubize. Les concurrents chantaient en public une chanson. Les auditeurs votaient. *Et cætera*. J'ai gagné ce prix trois fois de suite.

...Et passé du temps d'amitié plus tard avec Bérumont ! Bérumont qui m'apprit à boire du vin – moi qui, à peu près, n'avait jamais bu que de l'eau et de la limonade...

(Par ailleurs, parenthèse, Bérumont, c'est aussi, ne l'oublions pas l'École de Rochefort. Rochefort-sur-Loire est un village à 10 km du berceau de ma famille, Chalonnès, où se réunissaient, pendant la guerre, chez le pharmacien local, des poètes venus de toute la France. Dont Bérumont...

– Et Cadou ! J'ai alors découvert Cadou : le seul livre de poèmes que, dans toute ma vie, j'aie lu d'un bout à l'autre d'un trait ! Ça de passe dans le train, entre Lille et Paris. Cadou, grand poète – dont, bizarrement, l'intelligentsia et la presse parisienne ne parlent jamais. Mais ce n'est pas notre sujet ce soir.)

Encore étudiant à Lille, je rencontre Eddie Barclay, qui d'emblée me propose un contrat. Je refuse par principe : Barclay, c'est un prince du show-biz et des disques matraqués sur les radios. Non merci. Et, d'ailleurs, j'ai appris plus tard qu'il ne proposait qu'un « contrat d'option » : signant ce contrat, le chanteur s'engageait à n'accepter aucune autre proposition pendant trois ans, tandis que Barclay s'engageait à « étudier » l'éventualité de faire un disque. Une crapulerie. Trois jeunes chanteurs lillois, le *jamboree trio* par ailleurs remarquables, ont signé ce contrat, ce jour-là. Puis rien. Ils sont étudiants... Le temps passe. L'un part au service militaire, ils se séparent. Barclay a tué le Jamboree trio.

Et voilà que j'arrive à Paris ayant déjà fait un disque, enregistré, guitare et voix et contrebasse en trois séances : neuf heures !

Comment ça s'est passé ? Ici, un mot sur le couple Odile et Albert Lévi-Alvarès : les disques BAM, la *Boîte à musique*, 133 boulevard Raspail, à Paris. Des gens formidables : intègres, respectueux de leurs artistes. Leurs artistes : Jacques Douai, Jacques Marchais, Jean Vasca *etc.*

Pour moi, ce fut au théâtre de l'Alliance française. Après avoir chanté (lever de rideau de Jacques Douai ? Ou *la Fine fleur* ?), j'allai m'asseoir dans la salle. Quelqu'un me tape sur l'épaule... Assis derrière moi, il y avait Albert Lévi-Alvarès, qui me glisse sa carte : « *Voulez-vous passer me voir demain ? Merci !* » Le lendemain : « *Je souhaite vous enregistrer un disque. Acceptez-vous ?* » Moi : oui, bien sûr !

Le premier disque : enregistré en trois séances de trois heures ! Avec Didier, à la contrebasse, faisant ce qu'il peut.

Grand Prix du disque de l'Académie Charles Cros !

Et me voilà maintenant un faux étudiant en vadrouille, un néo-parisien, un chanteur débutant. Cette année-là, j'ai chanté 90 fois – évidemment dans des conditions souvent approximatives et même parfois acrobatiques. Mais ce chiffre record ne fut jamais égalé !

Nous sommes en 1967. La grande époque de la Rive gauche est terminée. Une seconde Rive gauche vit et va vivre, vers la Contrescarpe ; des dizaines de cabarets – mais celle-ci ne sera jamais historique, elle... Quoique des livres, depuis les années 2000, en parlent, désormais... (**lire** : de Gilles Schlessler : *le cabaret rive gauche* (1946-1974) L'Archipel 2006 . (Gilles Schlessler est le fils d'André Schlessler, un des fondateurs du cabaret *l'Ecluse*.) Et voir le récent livre d'Alain Bergerat (*l'histoire de France à travers chants* – préface de Romain Didier – EPM, oct 22) Hommage à Bergerat pour ce formidable travail.

Me voilà à Paris, chanteur professionnel. J'ai cessé d'aller à l'ESJ. Je n'ai pas fait la troisième année... Je n'aurai jamais mon diplôme. Mais j'ai conservé le bulletin où le directeur de l'École, Robert Hennart, écrivait ceci : « *Malgré nos conseils, Jacques a choisi une autre voix. Il sera tout de même admis à faire sa troisième année quand il voudra, s'il le désire.* »

D'abord logé gracieusement six mois boulevard Saint-Germain par Michel et Brigitte Daubert, lui un ancien condisciple de l'ESJ, je serai ensuite locataire d'une piaule boulevard Excelmans – chez Pierre Marin, un autre ancien de l'ESJ. Puis je suis accueilli rue Desnouettes, dans leur salle de séjour, par Bernard et Béatrice Soulé... Chère Béatrice... J'en reparlerai.

Et enfin un studio, au 14 rue Lacépède, en dessous de la place de la Contrescarpe.

J'assume donc de rentrer dans la profession. Quand on est un chanteur débutant, on *doit* faire les cabarets... A la fois pour gagner sa vie, se faire connaître et rencontrer ses aînés et ses confrères. Je passe des auditions dans les cabarets. Je suis refusé par presque tous.

A la Contrescarpe, je suis accepté par Arlette Reinerg. Mais c'est moi qui pars, après une semaine, éccœuré par le bruit des clients qui rentrent, parlent fort et sortent en méprisant le chanteur...

Accepté du bout des doigts *Chez Georges* (rue des Cannelles) : il me prend parfois en remplacement. C'est là que je fais connaissance de mes futurs copains : Jean Vasca, Jean-Luc Juvin... Un soir on voit arriver Yvan Dautin ! C'est là que j'entends les attirés : James Ollivier, Catherine Derain, Paul Villaz, Jacques Marchais et sa voix magnifique... Et le si sympathique Paul Barrault. Et Jacques Doyen, le diseur de poésie, le grand diseur de poésie, qui disait : « *La poésie doit être dite d'une voix blanche* ». Et il avait raison !

Puis le Bateau Ivre, rue Descartes (Pol Serge, qui m'avait d'abord refusé lorsque le Bateau Ivre était à Saint-Germain). Je deviens un membre d'une population hétéroclite de nuiteux fraternels : France Léa, Jo Schmelzer, David et Dominique, Gilles Elbaz... On se répand dans la rue Mouffetard...

Ça ne durera que quelques années (trois, sauf erreur). Faire chaque soir « *ses ménages* », ainsi que disait Vasca, ça ne m'amusa guère. Mal payés en plus de ça... On ne pouvait en vivre qu'en en faisant trois ou quatre par soir. Je renonçai.

Oui, mais il faut vivre.

Béatrice Soulé devient ma « secrétaire artistique », ainsi qu'on disait – ou « agent artistique »... ne pas employer le mot « impresario » (un autre métier, un autre esprit !). Elle, était déjà une amie – elle l'est restée. Je lui dois beaucoup. Elle travaillait alors à *Information et publicité* (IP), entreprise où avait travaillé, avant la guerre, Robert Desnos. Comme la chanson ne me permettait pas de subsister, je fus quelques temps, grâce à Béatrice, de façon épisodique, employé par IP comme envoyé sur les routes. Titre officiel : « envoyé spécial de RTL » ! J'étais donc embauché pour quelques jours à l'occasion d'une campagne promotionnelle. Le sucre, les briquets *Criquet*, les petits pois extra-fins, *Orangina*...

Exemple. Sur la route avec une voiture de louage ; je dois m'arrêter le long des parkings, et aborder les automobilistes à l'arrêt : « *Madame, monsieur, avez-vous du sucre dans votre voiture ? Je me présente : JB, envoyé de RTL... et cætera.* »

Mais ainsi je survis.

Et voilà 68. C'est la grande époque historique. En mai 68, j'ai vu voler la première poubelle ! Voici l'histoire. Je venais de déjeuner avec Francis Martinet, vieux copain de l'ESJ. Il avait garé sa Dauphine sur la place de la Sorbonne, où il poursuivait ses études. Je le raccompagne, lorsque soudain : une poubelle en l'air ! Bruits, attroupements, cris, mouvements de foules. Nous nous avançons vers la rue des Écoles et l'entrée d'honneur de la Sorbonne. Il y avait un gars monté sur le socle de la statue de Montaigne : « *A l'intérieur, on massacre nos camarades !* », criait-il. Texto ! La police venait juste de pénétrer dans les locaux de l'université. Entendant cela, je percevais l'exagération. L'exagération soixante-huitarde, déjà...

Mon ami Francis eut la réaction du bon sens : « *Je vais bouger ma bagnole !* ». (Oui, car il en avait besoin pour aller gagner sa vie en banlieue, comme pion.) Après l'avoir mise à l'abri, nous fonçâmes chercher nos appareils-photo... J'ai donc une pellicule avec des photos du premier jour !

Je suis allé deux ou trois fois au théâtre de l'Odéon, haut lieu du 68 tardisme naissant où le débat permanent me faisait plutôt rire – un délire d'ouvriérisme et de futurisme ; je n'ai jamais pris au sérieux cette « révolution ». Peut-être étais-je trop gosse de pauvre pour cela...

L'époque était à la domination verbale des gauchos, stals, trots, maos... Interminables discussions où j'apparaissais toujours, moi le réformiste apparenté chrétien, comme un suppôt de la bourgeoisie, un traître au prolétariat, que sais-je... N'en parlons plus. A mes yeux, mai 68 était un chahut d'étudiants...

Revenons à la chanson.

C'est la fin des cabarets et bientôt la fin de cette deuxième rive gauche, celle qui va en gros de mi-60 à mi-70. Les copains – Vasca, Elbaz, Brua, Juvén, David et Dominique, Jo Schmelzer, Paul-André Maby, France Léa...

Dans les cabarets, fin des années 60, paiement en liquide de la main à la main. Aucun droits sociaux ! Comme on est bête quand on a vingt ans, ayant fait trois semaines au cabaret *le Port du Salut*, au patron qui me tendait un petite liasse de billets, je demandai une feuille de paie pour la sécu. Il me la fit, l'air fâché. Et ne me reprit plus jamais...

Parlons d'autre chose. Un soir, j'étais au *Bateau ivre*, quand Romain Bouteille vint me voir. Il avait fondé le *Café de la gare* qui était un succès (Coluche, Dewaere, Miou-Miou, Guybet etc.). « *Notre chanteur nous fait défaut* », me dit-il. Ils avaient un chanteur qui chantait trois ou quatre chansons chaque soir car Bouteille était pour la rupture de ton... Veux-tu venir ? Un peu troublé, tout de même, j'acceptai.

Le premier soir, j'attends dans la coulisse, public plié de rires, changement de lumière et c'est à moi. Premier vers : éclat de rire général ; deuxième vers : des rires ; troisième vers : quelques gloussements. Puis un silence glacial pendant le reste du tour. Au bout d'une semaine, nous décidâmes, d'un commun accord, d'en rester là.

Il n'empêche : ce fut un bide agréable car après mon tour de chant, je fonçais au fond de la salle, voir leur spectacle et rigoler !

Puis je décidai d'arrêter de faire du cabaret : la routine, le petit revenu... Mon raisonnement était : soit je chante en province et je vis du métier, soit j'arrête.

Donc, je l'ai dit, je fis affaire avec Béatrice (aidée plus tard d'Hélène Nosten). Ces « agents » ou « secrétaires artistiques » se multiplient à cette époque. Cela permet de contourner les impresarios qui ramassent le pognon et suivent les goûts, les modes « qui marchent »... Et demandent des cachets élevés : plus tu es cher, plus tu es une vedette ! Tandis que, demandant un cachet modéré, le principe est qu'avec une centaine de spectateurs, l'association organisatrice ne perde pas d'argent. Le problème du cachet est fondamental.

Pour moi, il y eut aussi plus tard Corine Léonet (avec Marie Castets). Corine, chère Corine, décédée en 2018, fondatrice de la salle du *Tripot*, puis de la *Maroquinerie*, excellente amie...

Puis Jean Dufour et Sylvie Dupuy – j'en reparlerai ; puis, dans ma dernière période, Nicolette Cook et Marie-Odile Dupé – et j'en reparlerai...

Revenons à 1968. Me voici chanteur professionnel. Les récitals à l'autre bout de la France. Et surtout – et je veux le dire bien fort - les Maisons des Jeunes et de la Culture, qui ont joué un rôle énorme – historique ! - dans la diffusion de la chanson hors chabuze, dans les années 60 et 70. Il y en avait trois ou quatre mille ! Et des salles pleines. Nous sommes tous passés là. Et comme la programmation n'était pas centralisée mais à la liberté, évidemment, de chaque MJC, chaque artiste avait sa chance de travailler !

Les MJC et plus généralement le secteur de l'Éduc-pop ont fait vivre la chanson non-commerciale pendant une vingtaine d'années. Attention : je n'y mets pas les Maisons de la Culture et les Scènes nationales : les grands machins qui toujours ont montré une indifférence totale – trois vedettes nationales par an et c'est tout !

Un détail – qui a son importance, vous allez voir. ...C'est là, dans ces salles d'Éducation populaire, qu'évoluait – que sévissait, parfois - l'employé municipal avec la sono *Bouyer*... Il s'agissait d'un système pour sonoriser rues et places, marchés et fêtes. Les gars n'étaient pas toujours des sonoriseurs de génie ; ils n'étaient le plus souvent que des techniciens municipaux : le gazon, la plomberie, la sonorisation... Le résultat était plus que médiocre et, tous, nous finîmes par avoir notre sono à nous.

Moi, je fis affaire d'abord avec Alain Français : fini la bagnole, en avant le fourgon ! Puis Jean-Paul Debard et Hervé Martin... Et Frédéric Jérôme, pour la lumière. Et nous voilà dans le camion... de location, bien sûr...

Donc : les débuts de Jean-Paul Debard et Hervé Martin. La première fois, avec une sono qu'ils avaient empruntée ! Puis un minuscule local à Malakoff (rue Eugène Varlin) qui devint plus tard le studio Sextan puis l'école EMC, de formation des techniciens. Cette école existe encore.

Attention ! Pour devenir un professionnel, je dois me faire accompagner par des musiciens. Mon jeu de guitare n'est pas terrible et je le sais. Didier Levallet accepte d'être mon bassiste. Il me présente à Siegfried Kessler qui se dit d'accord pour m'accompagner (au piano électrique *Fender*, portatif). Il le fera, avec un remplaçant de renom : Michel Roques.

Outre leurs qualités personnelles, les musiciens de jazz présentaient évidemment pour les chanteurs comme moi un avantage majeur : leur métier étant l'improvisation, ils s'adaptaient beaucoup plus aisément que les joueurs venus de la musique classique. Ils relevaient la grille puis improvisaient : cela faisait beaucoup moins de répétitions pour les peu friqués comme moi et d'autres.

Je chante . Et avant tout, se pose le problème du costume !

Ce fut tout au début, les premières années, un cadeau de mon père, un costume sur mesure, fait-main par un de ses vieux copains. Mais j'ai beaucoup souffert du transport du costume dans la voiture : porte-manteau *et cætera*. Et à la longue, et dans la dernière période, ce sera ma tenue de tous les jours qui me fera mon costume de scène : classique sans ostentation...

Car il s'agit pour moi que la tenue vestimentaire ne signifie rien – et laisse ainsi son pouvoir à la parole. J'en ai trop vu, des déguisés selon l'époque. Dernièrement, c'était le petit chapeau. Un petit chapeau sous les projecteurs ! Bravo ! Mais il est vrai qu'un chanteur qui dégouline de sueur, ce doit être un qui est habité par son art, non ?

Ici, je pourrais aussi parler de la position par rapport au micro. Pour la plupart, il faut manger le micro, indiquant ainsi combien on est uni à son public... Moi, j'ai une technique classique : éviter les explosives et les bruits de respiration, favoriser la compréhension, donc se tenir à dix centimètres et ne pas s'adresser au micro, afin de ne pas être caché par le micro, et afin que les spectateurs puissent lire sur le visage...

Et chanter assis... Pour des raisons de santé, bien sûr et de fatigue. Mais cela ne marque pas du tout un mépris du public ! Je pourrais même dire : au contraire, en évitant ainsi les gesticulations obligatoires !

Ma première auto fut une *Aronde* d'occasion (durant 6 mois), puis la *Simca 1500* (d'occase...), puis l'*Opel Diplomat*...

Racontage de l'histoire de l'*Opel*. Un garagiste était un copain de mon père. Un jour, il lui dit : j'ai une affaire pour ton fils. Un grand bourgeois rennais avait acheté une *Opel Diplomat* (8 cylindres, énorme) qu'il n'utilisait que le dimanche pour la promenade familiale. Au bout de vingt ans, elle n'avait pas roulé. ...Et ne valait plus un sou ! J'étais un peu gêné, quand je la vis. Mais je suivis les conseils avisés du garagiste. Et je fis donc une très bonne affaire : on jetait le piano électrique dans le coffre, la contrebasse dans l'auto et on roulait à trois, Levallet, Kessler et moi...

Puis je la prêtai à Félix pour ses tournées en France, avec Jobin au volant.

Parlons ici de Jean Dufour. Un ancien cheminot devenu directeur de MJC puis, ayant rencontré Félix, il lui organisa une tournée dans les MJC et, Félix, ravi de découvrir un public si attentif, l'engagea alors comme agent. Il créa ensuite, avec Sylvie Dupuy, son agence : Félix Leclerc, Raymond Devos, Bernard Haller, Yves Duteil *etc.* Puis Bertin...

L'époque.

La France était peuplée de trots et de mao... En chanson, il y avait alors les Bretonnistes avec leur exagération ; plusieurs sont ou furent néanmoins des amis... Il y avait les occitans – Jean-Paul Verdier – devenus plus tard Joan Pau – était un bon copain de la Contrescarpe. Et il y avait les cathos, (suite au père Duval), comme Bernard Haillant, brave type et bon copain.

Mais l'époque, c'est aussi celle des trafics de droits : une crapulerie majeure

Le trafic de droits d'auteur : autour de 1970, le directeur artistique d'une grande radio nationale privée me reçoit. Cette radio a une filiale qui est productrice de disques. Le jeune chanteur entre dans le bureau de ce directeur qui lui dit : je te produis un disque, tu donnes tes droits d'édition à notre

société d'édition-papier, et moi, je cosigne comme auteur les œuvres... Ainsi, le jeune chanteur pourra être matraqué sur la radio : ça rapporte de l'argent à la radio et à son directeur !

(Sur ces sujets, sur la chanson en général, indifférence totale de la presse de combat et de l'intelligentsia...)

Je fus un an ou deux militant au PSU (mais sans la carte). Mon copain de l'ESJ Bernard Langlois s'était fait engager comme responsable du journal *Tribune socialiste* ; j'y faisais de temps à autre des articles. Puis il y eut l'affaire *Lip*, à Besançon : je fus envoyé là-bas par la direction du PSU au début de la grève. Logé chez un militant. Ma tâche est d'organiser des spectacles de soutien : faire venir des chanteurs... Ça a marché !

Un peu plus tard, j'ai pris la carte du Parti socialiste. Nous étions alors un groupe d'une dizaine de chanteurs, désireux de tenter de sensibiliser les responsables culturels PS à la chanson. Ce fut un échec total et nous partîmes l'un après l'autre... Moi, si ma mémoire est bonne, après moins de deux ans.

Mais nous avons tout de même enregistré (le groupe *UNISON*) une très belle version de l'Internationale et l'hymne du PS. !

Le groupe *UNISON*. Maurice Sèveno, un journaliste de la télévision « viré » en 1968 avait fondé *Unitélédis*, une boîte de production audiovisuelle rattachée au PS. L'hymne du PS, ce fut en 1977, « *A la demande de François Mitterrand* », nous dit-on. Paroles d'Herbert Pagani et musique de Mikis Théodorakis. Le groupe *Unison* était constitué de : David Jisse, Jo Schmelzer, Jacques Mahieux, Dominique Marge, Fabienne Elkoubi, Jacques Bertin, Jacques Yvart. Direction musicale de David Jisse.

(David et Dominique : elle, Dominique Marge, la plus belle voix féminine que j'aie connue. Lui, décédé en 2020).

Le groupe n'eut pas d'autre activité et l'hymne fut très vite oublié...

Et maintenant, le SFA !

Le SFA : syndicat français des artistes.

Chanteur, est-ce un métier ? Ni sécu, ni retraite... Ça justifie l'adhésion au syndicat. Claude Vinci et l'ami Vasca m'attirent au SFA. Ce syndicat est surtout actif dans le milieu du théâtre. Les chanteurs y sont très peu nombreux. Le SFA est membre de la Fédération du spectacle CGT. Un sous-sol communiste, donc, à l'époque... On me suggère de me présenter au Conseil national ; j'accepte. Élu sans difficulté (vu qu'il y a si peu de chanteurs syndiqués...). J'y serai huit ans.

J'ai quitté le SFA sur la Pologne, du temps de Solidarnosc. J'en suis fier. Le SFA n'avait rien dit sur ce sujet, tandis que la CGT approuvait par son silence la répression à Varsovie. Au Conseil national, je demandai qu'au moins on rejoigne la position du *Syndicat des correcteurs CGT* (sauf erreur) qui, sans vouloir la quitter, avait exprimé son désaccord avec la Confédération. Cela me fut refusé. J'or-

ganisai alors, avec l'approbation active de Claude Piéplu, de Bernard Murat, de Jean Berger et de quelques autres, une réunion qui rassembla une quarantaine de syndiqués (je crois que c'était rue de la Glacière, chez les Dominicains). Il y avait eu quelques réunions préparatoires, dont une, rue des Plantes, chez la comédienne Catherine Laborde (elle a présenté la météo sur A2 pendant des années)... Après cette réunion, je rédigeai une motion et, à la réunion suivante du Conseil national (15 oct. 82), je pris la parole pour demander de la présenter afin qu'elle soit discutée et mise au vote. Le Bureau du SFA refusant de la mettre à l'ordre du jour – le Conseil vota sur ce point et approuva le Bureau – je quittai sur le champ la séance. Et le syndicat. Sans aucun commentaire et dans un silence de mort. Personne ne me suivit.

Je ne cacherais pas, si on me questionnait, que j'éprouvais un certain plaisir à emmerder la vieille CGT-communisto-stalinienne, et à renvoyer dans leur contradiction un tas de gens qui m'avaient bassiné depuis longtemps avec la solidarité ouvrière, l'internationalisme et tout ça.

Revenons à ma vie... Naissance de mon fils, John, en 1974, et appartement rue Boulard, Paris 14ème. Là, j'étais le voisin d'Armand Mestral, qui habitait rue Froidevaux. On se croisait rue Daguerrre et il me disait : « *Je m'emmerde, viens, je te paie un pot...* » Et il me racontait les tournées des années cinquante... Je veux ici saluer Armand Mestral. Quelques années plus tard, il y eut l'amitié, un peu comparable, avec Pierre Louki...

Je dois aussi parler du Navigator : Michel Roques, devenu mon pianiste, accompagnait les émissions *Libre Parcours*, d'Eve Grilliquez, produites par la radio publique. Ces émissions étaient enregistrées en public au théâtre de la *Gaité-Montparnasse*, rue de la Gaité, une fois par mois. Plus tard, Eve déménagea son émission dans la cave du *Navigator*, une crêperie de la rue Galande (Vème arrt). Il se constitua par là un petit monde mélangé de chanteurs et de musiciens de jazz qui se côtoyaient dans l'amitié. Nous prîmes l'habitude, nous les chanteurs, de nous y réunir, nocturnement, autour de Michèle Baylet, la belle taulière. David et Dominique, Jo Schmelzer, Jean Vasca, Jean-Max Brua, Jean-Luc Juvin, Gilles Elbaz, Michel De Maulne, Bernard Lavilliers, Marc Ogeret, Luc Romann, Henri Dès, Yvan Dautin. D'autres que je regrette d'oublier !

Michèle Baylet est aujourd'hui encore mon amie.

Et puis, il y eut les rencontres de Tharoux (76-77)

Tharoux. Un très joli village du Gard... Vasca habitait là. Il lui vint à l'idée de réunir chez lui quatre copains ACI pour réfléchir ensemble sur notre art. Voilà donc la bande : Vasca, Bertin, Brua, Elbaz, Juvin. Trois jours de sérieux et de rigolade... Nous étions en 1976. On recommença en 77. La première année, Jean Lapierre (de l'assoc. *Fellap*, qui organisait des spectacles-chanson à Grenoble) fut le discret animateur.

Nous n'avions pas de théorie commune ni le sentiment d'inventer un style. Simplement le désir de nous exprimer librement, en dehors du besoin de succès. Et l'amitié !

Ces débats étaient enregistrés par Vasca. Plus tard, il nous en offrit à chacun une version papier. Je fis passer ce texte à un éditeur. Dans mon esprit, il s'agissait de le mettre sur la piste d'un travail à propos de ce texte... Il n'y eut aucune réaction. J'oubliai.

Des années plus tard, Bruno Boulais le reprit. Il vient de publier (éditions *Wallada* – juillet 2021) *Des hommes qui chantent – la bande des cinq* : nos débats replacés dans le contexte, annotés, plus quelques commentaires...

Mais revenons à l'Histoire, la vraie, la grande. 1981, victoire de François Mitterrand ! On se dit que la gauche au ministère de la Culture va peut-être reconnaître la chanson comme un art. Belle illusion.

Les Centres de la chanson ne furent qu'une tentative. Ils furent 4.

...Dont le Centre de Rennes - Rennes, la ville de mon enfance... Je fus candidat à la direction. Mais on prit quelqu'un d'autre. Un bruit courait, me raconta-t-on, que j'étais le « candidat du ministère » ! Ce Centre, comme les autres eut une existence éphémère.

Ne reste aujourd'hui que celui créé à la même époque par Christian Dente – aujourd'hui : *la Manufacture chanson*. Il me proposa d'entrer au CA, ce que j'acceptai... Cela dura peu de temps... A la première réunion, Dente présenta le prochain budget avec un déficit abyssal ! Le Ministère paiera ! (C'était justement le moment où le PCF lançait cette campagne : le ministère paiera...). Je refusai, je votai contre ce budget – qui fut adopté. A la fin de la réunion, je démissionnai.

Ici, je veux signaler que l'ami Gilles Elbaz, à Lorient, créa en 1992 les « Rendez-vous chanson », avec salle et programme... Un Centre de la chanson, oui – mais bien plus tard...

Restons chez moi. Moi. J'ai écrit quelques livres, dont deux sur la chanson :

- *Chante toujours, tu m'intéresses*.

...Et *le roi heureux*, biographie de Félix Leclerc. Un best-seller au Québec (environ 25 000 ventes) ; très peu de ventes en France (un millier)...

J'en profite pour donner des chiffres sur mes ventes - chiffres approximatifs, bien sûr.

Les disques : chacun 3000 à 4000, exception faite des deux ou trois premiers qui ont dépassé les 10 000 ;

Les poèmes : je vais me présenter à la librairie Saint-Germain-des-prés où les frères Breton sont à inventer les Éditions Saint-Germain-des-prés, qui deviendront plus tard « du Cherche-midi ». Je leur propose des poèmes. Ils éditent un petit ouvrage tiré à 250 exemplaires (sauf erreur). Ce tirage est très vite vendu (par moi...). On retire et peu à peu, on ajoute des textes. *Plain-chant pleine page* a dépassé les 2000. Les autres recueils : moins. *Blessé seulement* est à moins de 1500.

Ces chiffres, pour vous donner une idée de ma situation. Sur la poésie, je crois être, pour les ventes, largement au dessus des « poètes contemporains » réputés. Me trompé-je ?

Quoi qu'il en soit, mes ventes, c'est ma fierté. Exemple : mon roman *Une affaire sensationnelle*. Je n'avais nulle envie de faire concourir ce roman – mon seul roman – dans la compétition nationale (les services de presse *etc.*). Je l'ai donc édité moi-même aux éditions *Le condotierre*. On comprendra le jeu de mots, j'espère... Cette société d'édition n'existe pas ! Et j'ai donc par ailleurs autorisé deux copains à utiliser ce nom pour leurs auto-éditions. Ce livre-là, j'en ai d'abord tiré 500 – très vite vendus. Par mon système : fichier de ma clientèle et vente à la fin des récitals, pas distribués en librairie, sauf des dépôts à Chalonnes. Puis retiré 500. Idem. Puis encore 500. Là, j'ai arrêté. Il m'en reste une vingtaine...

J'ai même inventé un jeu de société. *Le Politico* ! Deux fois fabriqué, jamais distribué ! Mais ce n'est pas ici notre sujet.

Résumons.

Auto-production, sauf les premiers disques chez BAM (dont j'ai racheté les droits plus tard).

Autoédition, sauf deux livres chez Arléa, et un au cherche-midi, un chez Claude Rouquet (*Blessé seulement*, éd. L'Escampette, Chauvigny – un gars très bien, il est décédé.)

Et je n'ai pas attendu le grand producteur de spectacles national pour me produire dans les salles parisiennes. Location de salles : d'abord Mouffetard, c'était alors la *Maison pour tous*. La direction par Georges Bilbille, à l'époque finissante où ce quartier, cette rue, étaient l'un des quartiers pauvres de Paris... Les années 60/70 furent les années où l'intelligentsia chic et la bourgeoisie investirent le quartier, l'ancien quartier des artistes et des écrivains...

Je louais Mouffetard pour des trois semaines... A Paris, sauf le Théâtre de la ville (voir plus bas), j'ai toujours produit mes spectacles à mes frais : la Gaité-Montparnasse, l'Espace Gaité, la Cour des miracles, l'Olympia (un soir) ; je payais tout : les musiciens, l'attachée de presse et la pub... J'ai produit des dizaines de fois à mes frais mes récitals à Paris, sans aucune aide publique jamais.

...sauf le Théâtre de la ville, disais-je. 9 jours prévus. Quelques jours avant, j'acceptai de réduire à 7 jours pour leur rendre service – une pièce de théâtre... Le premier soir, je n'eus la salle qu'une heure avant - car les comédiens répétaient. Bref, on se foutait un peu de ce chanteur ! Mais la salle fut pleine. J'eus donc l'honneur de leur rapporter de l'argent. On ne m'eut pas de reconnaissance de ces gestes...

Et j'ai donc assez tôt adopté le système du fichier de clientèle. Suggérer aux spectateurs de mettre leur adresse sur le cahier en sortant. Le fichier fait plus de 5000 adresses. Cela permet d'annoncer les nouveaux disques, les spectacles dans votre département... Je suis fier d'avoir inventé, dans la décennie 70, le « crowdfunding » – dont on parle tant aujourd'hui, dans les années 2020 !

Ici, je veux raconter la réaction de Vasca, venu me voir à Mouffetard. Il me dit : « *Le coup du fichier, c'est nul, ça montre que tu ne crois pas que tu vas devenir une vedette !* »

J'ai bien ri. Quelques temps après, il lança son propre fichier. J'ai re-bien ri...

Tout ça est aussi une façon de refuser l'autorité et les critères des éditeurs. Je prends mes risques et voilà tout.

Je ne suis pas le seul. Mon copain Vasca a édité tout seul un gros livre contenant tous ses textes – *poèmes et chansons* (2014)...

l'engagement

une question majeure pour notre génération de chanteurs a été l'engagement. Fallait-il ou pas faire de la « chanson engagée », être engagé ?

Qu'est-ce qu'un artiste engagé ? Quelqu'un qui s'engage politiquement dans son œuvre. Eh bien, pour moi, d'abord, le premier engagement doit consister à s'engager dans la construction d'un Métier honorable : lutter contre le chaubize, le matraquage, les contrats malhonnêtes *etc.*

Et sur le fond, mon idée était : ne pas être un crieur de slogans...

Et donc, j'ai écrit et publié *Chante toujours tu m'intéresses*. Tiens, disons ici un mot sur Jacques Chancel. Dans ce livre, *Chante toujours*, je me trouve vachard avec Jacques Chancel qui n'était pas un mauvais homme, bien sûr ! Seulement il était simplement le prototype du médiatique nouvelle formule : Directeur artistique de la plus importante chaîne de télévision nationale. Titulaire d'une émission télévisée mensuelle de variétés. En plus, il faisait une émission quotidienne d'entretien sur la radio publique. C'est ainsi qu'il m'interrogea un jour à l'antenne sur mes poèmes - sans les avoir lus, à l'évidence !

Ma naïveté fut de croire que l'on pouvait critiquer, qu'il y avait place pour du débat ou de la polémique. Or c'était absolument impossible : le médiateur est un chasseur qui a trouvé un bon petit coin et qui entend en rester maître. Il sait la fragilité de sa position, les dizaines de candidats à sa place. Il ne peut permettre la critique. Donc, la moindre remarque et tu es mort ! C'est ça le médiatisme ! Chancel pouvait très bien me téléphoner : « *Dites donc Bertin, venez boire un coup, là, hein...* » J'y serai allé avec empressement ! Mais non : c'était impossible.

Je me heurtai là – et j'aurais dû en mourir ! - à la logique du Métier : soit conforme, sois complice ou tu seras mort.

Puis, au long des années 80, il y eut moins et peu de récitals.

Alors, je décidai de tenter l'impossible. J'inventai le « grand orchestre » : quand ça va mal, tentons l'impossible, c'est la moindre des choses ! Je créai ce projet. Nous eûmes une commande du CAC de Corbeil (dirigé par Jean Morlock) (commande par Françoise du Chaxel), deux semaines de répétition et un concert) plus quatre concerts, à Bourges, à Rennes, en Périgord (Montpon-Ménéstérol), et Vire. Et ce fut tout. J'ai certainement eu tort.

Il y eut aussi des ateliers d'interprétation. Deux jours et demi, une scène, un pianiste, une douzaine de participants ayant travaillé une liste de « classiques » de la chanson... Ça, c'était passionnant : deux jours et demi à tourner autour des élèves, sur la scène du cinéma de Chalennes...

...Mais épuisant. Puis, mes deux pianistes successifs, Philippe Bizais et Paul-André Maby, étant décédés, je décidai d'arrêter.

Et voici *Politis*. Dans la décennie 80, le nombre des récitals baissait. Je vécus un an grâce à ma bio de Félix. Puis plus rien... Il me fallait donc trouver un métier... Journaliste ? Plusieurs amis des grands quotidiens me firent alors comprendre que je n'avais pas le profil pour être engagé chez eux : chanteur de variétés *et cætera*. J'écrivis à mon vieux copain Langlois, ancien de l'ESJ, qui avait fondé l'hebdo *Politis*. Il me répondit aussi sec : « *Amène-toi !* ». Je devins le jour même chef de rubrique ! Il faut dire qu'il venait de subir une crise dans sa rédaction et qu'un grand nombre des journalistes avaient démissionné. J'étais une aubaine !

C'était en 1989. Les débuts furent difficiles. Huit, dix, douze pages par semaine... Des mois à m'adapter, à travailler nuit et jour, à dormir peu.

Je logeais chez mon ami Jo Rabette, à la Bastille. Un dentiste qui faisait écouter Bertin à ses clients...

Politis, douze ans... Des joies : Marie-Edith Alouf... Dix ans à travailler ensemble et à déjeuner ensemble chaque midi... Ou encore l'amitié de Patricia Sainte-Beuve.

Entre autres aventures alors, il y eut surtout l'ARIPA : Association pour le respect de l'intégrité du patrimoine artistique. J'en fus l'inattendu président. Voilà comment.

Un jour, à *Politis*, je suis contacté par des gens qui s'opposent au système alors en vigueur pour la restauration systématique des œuvres d'art dans les collections publiques. Pour simplifier : on nettoie les toiles des musées et donc on les abîme... Je suis très intéressé par ce problème que je découvre et j'assiste donc aux réunions de l'ARIPA – comme journaliste. Puis je participe aux réunions et, ces gens sympathiques (dont quelques grands artistes connus – Leonardo Cremonini, Raymond Mason...) ne sachant pas animer, diriger, tenir des réunions, on me fait présider les réunions, puis présider l'association. J'accepte en imposant le principe que je ne suis qu'un animateur et qu'en cas de rencontre au ministère de la Culture, par exemple, je serai toujours accompagné d'un membre parleur. Ce fut avec James Bloedé, entre autres, devenu un de mes amis... Plus tard, je passai la main. Les thèses de l'Aripa semblent aujourd'hui s'être imposées.

Puis mon départ de *Politis*. Pour des raisons qui ne sont pas de notre sujet d'aujourd'hui et que je n'évoquerai pas ici. Je m'installe alors à Chalennes-sur-Loire. Et, bizarrement, ça repart, le Métier. Surtout des passionnés ou des associations d'amateurs de chansons. Absence totale, comme toujours, du milieu culturel subventionné.

Et donc, je chante. Nicolette Cook gère les ventes des disques, Marie-Odile Dupé les récitals... Ça fonctionne très bien.

Je collabore aussi à *Policultures* : c'est encore une fierté. Ce périodique a été lancé par Philippe Pujas, un journaliste que j'ai connu dans mes années *Politis*. Nous sommes devenus amis.

Et maintenant, l'invention du Prix Jacques-Douai. Jacques Douai est décédé en 2004, à 83 ans. « *Je vais créer un concours Jacques-Douai* », me dit sa veuve, Ethery Pagava. Un concours ? Ne faites pas ça, lui dis-je ! Ce ne seront que des ennuis, des complications, du courrier, du secrétariat ! Faites tout simplement un Prix : une ou deux réunions annuelles du jury et la cérémonie de remise du Prix et voilà !

Eh bien, je l'ai fait !

Le Prix Jacques-Douai est remis tous les ans à un artiste, une personnalité ou une structure qui, par son action ou son œuvre artistique, fait vivre la chanson poétique francophone, le répertoire, et les idéaux que Jacques Douai a portés toute sa vie : célébration de l'art de la chanson, respect et souci d'élévation du public, émancipation par la culture et l'Éducation populaire.

Le premier Prix Jacques-Douai a été remis à Gérard Pierron, au festival *Chansons de parole*, à Barjac, le 31 juillet 2007. Le dernier, en 2022, à Monique Brun et au groupe de chanteuses *Évasion*. Je veux saluer ici la chère Anne Sylvestre qui, depuis le début et jusqu'à son décès, ne manqua jamais une réunion.... Et saluer l'ami Michel Bühler, Prix Jacques-Douai en 2013, décédé en novembre.

Et maintenant – et enfin... : la Mahicha. J'avais plusieurs fois écrit des textes sur le désert chanson, en matière d'archivage, de muséographie *etc*. Un jour - c'était sauf erreur en 2012 - je rencontre le maire de Vandœuvre-lès-Nancy, Stéphane Hablot... Je vais le faire, me dit-il. C'est parti !

Donc la Maison de l'histoire de la chanson. Unique en France. La chanson, au Ministère de la Culture, ça n'a jamais vraiment existé, malgré les attitudes parfois de certains membres de la haute administration.

Alors, la Mahicha ?

- Des collections. Collections de disques mais aussi d'archives professionnelles...
- Que les amateurs puissent faire des achats, des échanges
- Des salles d'écoutes libres ou avec thèmes fixés, avec commentaires par historiens
- Des conférences et spectacles-chanson

...Et attention : pas seulement *les* chansons, mais aussi l'économie, les archives professionnelles, la sociologie *etc*.

Il semble que ce soit bien parti. Michel Bühler avait sa carte de l'association des Amis de la Mahicha : la carte n°0001 !

conclusion

Toute cette aventure d'un chanteur, ça va durer jusqu'à la fin de l'année 2020. Puis le Covid. 75 ans, des problèmes : les oreilles, la mémoire, la lassitude de la voiture... Je prends ma retraite.

Pour clore, je citerai un imbécile, un gars à la mode dans les années 80 :

« Vouloir impérieusement chanter dans sa propre langue, en Europe au moins, est renforcer le message, le poids du sens, l'enracinement des références, contre la musicalité des mots qu'on comprend à peine. Vouloir chanter national, c'est se préparer idéologiquement à la guerre .» (Guy Hocquenghem – *Libération*, 3 déc. 1981)

Bravo. Moi j'ai essayé de chanter national. Salut à tous !

JB